

Entretien de JEAN LORCIN

Numéro de l'entretien :	11
Entretien réalisé le :	27/09/2016
Nom de l'enregistrement filmé :	« 11_Lorcin_enregistrement »
Lieu :	Café du Trocadéro, Paris (75)
Durée de l'entretien :	01h52mn19s
Poids du fichier (.wav) :	1,10 Go
Commentaires :	Interviewer : Gwendoline Torterat Interviewé : JL

[>QUESTION]: Est-ce que vous pourriez vous présenter s'il-vous plaît ?

[>JL]: Oui. Je m'appelle Jean Lorcin et j'ai été professeur d'histoire contemporaine à l'université de Lyon II jusqu'à ma retraite en 1996. J'y suis entré comme assistant en 1972.

[>QUESTION]: Comment vous est venue l'archéologie ?

[>JL]: Avant l'histoire contemporaine. Ça a été mon premier mouvement. Lorsque j'ai passé le bachot, comme on disait, la deuxième partie du bac en 1946, je voulais faire de l'ethnographie. C'était la grande mode à l'époque, ce qui m'a fait rencontrer très vite Leroi-Gourhan. Originaire de Saint-Chamond, j'ai commencé mes études supérieures à Lyon où j'ai passé le bachot. En 1946, je me suis donc trouvé à la faculté sans la transition d'une classe préparatoire. Je ne suis pas passé par une classe préparatoire, car mon père a reculé devant le prix. Donc je ne suis pas allé au lycée du Parc, mais en faculté après la deuxième partie du bac. Et j'avais effectivement envie de faire de l'ethnographie.

Et très vite, en 1946, j'ai rencontré Leroi-Gourhan qui enseignait à Lyon. Il était détaché en somme de Paris à Lyon. Il enseignait une ou deux fois par semaine. On allait en cours, mais on devait venir au laboratoire où l'on faisait aussi des travaux pratiques. L'université ne s'appelait pas Lyon II, car il y avait à l'époque une seule et grande université à Lyon. Leroi-Gourhan était dans l'un des vieux bâtiments de l'université de l'époque. J'ai donc suivi ses cours et travaux pratiques d'ethnographie.

Ce qui a déterminé ma vocation, c'était que mon grand-père avait été médecin colonial en Nouvelle-Calédonie de 1904 à 1914. Mon père était né en 1900, mais il avait connu de 1904 à 1914 une enfance coloniale. Cela a dû jouer un rôle, je pense, dans mon inspiration, indépendamment de ma curiosité personnelle possible. J'ai plongé dans les grands Atlas Vidal-Lablache de l'époque. Et puis j'étais descendant par ma mère, apparentée à Fridtjof Nansen, d'un corsaire norvégien du XVII^e siècle nommé Thordenskjold, « bouclier de tonnerre » — un Norvégien qui voulait combattre au service du roi de Danemark contre les Suédois — la Norvège était alors danoise. Donc il y avait des traditions familiales, une certaine ambiance que cultivait aussi mon grand-père, mais pas mon père qui était un ingénieur. Pourtant il était parti très jeune en Nouvelle-Calédonie, mais il ne s'est jamais remis d'être rentré en France en 1914 à l'âge de quatorze ans. Sortir de la brousse et arriver au lycée de Saint-Étienne, ce n'était pas évident, surtout en pleine guerre. Il n'y avait pas moins un courant familial, une certaine culture, une ambiance d'ouverture : ma mère et ma sœur parlaient norvégien entre elles. Dans mon cas, c'était l'ethnographie qui attirait ma curiosité.

Donc, en 1946, c'est sans idée bien précise que j'ai plongé en fac. Mais comme il fallait faire quelque chose de sérieux, j'ai dû préparer en même temps la licence d'histoire qui comportait un certificat de géographie. C'est parallèlement que j'ai suivi l'enseignement de Leroi-Gourhan : chaque année, j'allais fouiller avec Leroi-Gourhan. J'entre en automne 1946 dans mon premier camp de fouille aux Furtins.

[>QUESTION]: Vous aviez quel âge à ce moment-là ?

[>JL]: Je suis né le 30 août 1929. Au début, j'étais en avance, mais je me suis mis en retard : je n'en finissais pas de préparer mon mémoire de maîtrise, qu'on appelait alors le diplôme. J'ai perdu beaucoup d'années à le préparer, trois ans. J'étais très long, très lent et j'étais par trop aspiré par d'autres activités. Je faisais trop d'ethnologie, j'allais trop souvent aux camps de fouille. Mais officiellement je préparais mes certificats d'histoire-géographie qui menaient à la licence. Mon père m'engueulait. J'ai suivi Leroi-Gourhan à partir de 1947 aux Furtins.

J'ai préparé l'agrégation en même temps que le CAPES. J'ai réussi le CAPES en 1954 et l'agrégation en 1955, ce qui me donnait le droit d'être professeur agrégé de lycée en 1955. J'ai donc été au lycée de Bourg-en-Bresse à l'automne 1955. J'étais sursitaire. Mon sursis arrivant sur sa fin, je suis parti en Tunisie en octobre 1955. J'ai eu la chance d'échapper à l'Algérie. J'ai intégré le Huitième Régiment de Tirailleurs Tunisiens. J'aurais pu faire partie de la garde d'honneur de Sa Majesté le Bey de Tunis : j'avais l'uniforme requis pour saluer le Bey de Tunis. C'était la période de transition, avec Mendès France, vers l'autonomie avant l'indépendance. J'ai donc vécu le passage à l'indépendance avec Bourguiba, d'abord comme tirailleur et puis très vite, comme j'avais des problèmes de blessure au pied et que l'on m'a transféré au Train des équipages, c'est-à-dire des transports, comme journaliste. J'ai donc fini mon service militaire comme journaliste. J'écrivais dans un journal appelé Byrsa, rédigé en français et destiné aux soldats de la garnison. Je contribuais ainsi à leur culture.

On était toute une équipe, retirés du service actif comme des planqués, bien entendu, mais on nous a récupérés comme espions. On avait des copains du Néo-Destour, des anciens étudiants que j'avais croisés à Lyon et qui, par ailleurs, nous fournissaient tout cru les bons renseignements à fournir à notre État-Major. Il y avait un collègue du Service des renseignements qui, lui, dictait à l'État-Major les articles du Monde. Tout était gobé. Comme l'État-Major ne lisait pas Le Monde, ça passait très bien. Passons. C'était le service de renseignement officiel. Heureusement, il y en avait un officieux qui était plus efficace. J'ai donc fait un service militaire assez agréable, mais long, vingt-huit mois avec les prolongations dues à la guerre d'Algérie. Je suis rentré en janvier 1958 récupérer mon emploi de professeur à Bourg-en-Bresse, puis à Lyon, au lycée du Parc. Et ensuite, j'ai préparé une thèse d'histoire contemporaine.

Pour revenir à nos oignons, l'ethnologie m'a conduit à la Préhistoire, parce que les camps de fouille de Leroi-Gourhan à partir de 1946 étaient des camps de fouille de Préhistoire. L'ethnologie était en somme à l'arrière-plan dans mon cas. Il n'y avait rien qui se précisait. Leroi-Gourhan menait parallèlement une formation à l'ethnologie en territoire français — des villages de potiers, etc. —, mais je n'ai jamais été mêlé à cela. Finalement, depuis son retour du Japon avant 1939, il n'a pas repris de recherches sur le terrain hors de la France, même après la guerre.

[>QUESTION]: Vous êtes allé suivre ses cours malgré cela ?

[>JL]: Je suis allé suivre les cours de Leroi-Gourhan comme professeur et de Granai qui était son assistant. Ce dernier nous enseignait la sociologie et la phonologie en pleine époque structuraliste — on baignait dedans. Tout cela était très passionnant.

Finalement, sur le terrain, ce n'est que la Préhistoire qui m'a intéressé et, dans mon cas, c'était durant les congés de Pâques. Je ne sais pas s'il y avait un camp d'été à l'époque. Parallèlement à mes études, comme étudiant, puis comme enseignant, j'ai été au camp de fouille des Furtins pendant plusieurs années, puis pendant une vacance de Pâques, à Saint-Romain en Côte d'Or, le pays de l'Aligoté. C'était assez bouleversé, du Mérovingien, etc. Ce n'était plus du tout du Paléolithique comme aux Furtins. Ensuite, ça a été Arcy-sur-Cure où j'ai participé aux fouilles.

[>QUESTION]: Dès les tout débuts ?

[>JL]: Non pas les tout débuts. Je sais qu'un archéologue local avait découvert la grotte principale qui intéressait Leroi-Gourhan, la Grotte du Renne, la plus à l'est, il me semble... Leroi-Gourhan nous a placés directement de Saint-Romain à Arcy-sur-Cure, au début des années 1950 ou fin des années 1940. J'ai d'abord été le fouilleur auxiliaire. Je me souviens d'un épisode où j'ai passé beaucoup d'heures dans

l'eau froide, couché dans la grotte centrale, de l'Hyène. J'ai passé des heures là-dedans à gratter la couche par en dessous. J'étais d'ailleurs célèbre pour ce qu'on appelait les fausses couches du Père Lorcin : j'inventais de la stratigraphie avec un zèle effréné. En même temps, avec Granai, nous étions les deux intellectuels de service pour recevoir les touristes et les journalistes. Granai ne connaissait rien à la fouille, mais ça ne l'empêchait pas de parler. Je me rappelle toujours le discours de Granai à la grotte de l'Hyène, où il expliquait à la foule : « L'homme a mangé le cheval, l'hyène a mangé l'homme ». On avait trouvé et des ossements de cheval et des ossements d'hommes. Il avait un art oratoire certain. Je lui dis : « Mais c'est faux ! » Et il me répond : « Mais ça ne fait rien ! » L'homme aux stratigraphies imaginaires, tout à fait minutieux, disait : "Mais c'est faux ! »

[>QUESTION]: Et vous étiez dans la même zone lorsque vous êtes arrivé à Arcy ?

[>JL]: J'ai fouillé dans cette grotte de l'Hyène. En 1953, je venais tout juste de terminer enfin mon mémoire de maîtrise, mon diplôme qui ne portait pas du tout sur la Préhistoire, mais sur de l'histoire romaine, de l'histoire ancienne, ce qui ressemblait le plus dans le fond à de l'archéologie... La seule histoire que je n'aie jamais pratiquée, c'est l'histoire médiévale et moderne. J'ai cultivé l'histoire romaine d'abord et ensuite l'histoire contemporaine. Le diplôme était divisé en deux. Mon mémoire de maîtrise principal portait donc sur l'histoire romaine. C'est alors que j'ai perdu trois ans. J'allais sur le terrain — mon mémoire portait sur l'occupation du sol dans la vallée de la Saône à l'époque gallo-romaine. J'allais à bicyclette suivre les anciennes voies romaines, fréquenter les musées de la région. Je faisais ça très sérieusement, c'était un gros machin. Ça m'a pris beaucoup trop de temps, car j'étais trop minutieux probablement. Le diplôme annexe portait sur l'histoire coloniale contemporaine en Afrique. Il fut jugé très mauvais, bâclé. J'aurais dû fréquenter les missions africaines, mais je m'étais beaucoup impliqué dans l'histoire romaine. C'était mon orientation initiale. Finalement, en histoire, je me suis décidé ultérieurement pour l'histoire contemporaine, à cause de mon expérience de la Préhistoire.

Pourtant, en 1953, j'avais une certaine aptitude à la fouille. Le docteur Louis Moline, qui était encore étudiant à ce moment-là, me dit un jour : « Dis donc, j'ai vu une affiche à Paris disant qu'on recrute un préhistorien en Algérie pour fouiller la grotte du Cap Ténès ».

[>QUESTION]: Louis Moline, vous le connaissiez déjà ?

[>JL]: Ah ! Dès le début. Presque depuis la première année. Il était à Lyon. On mangeait dans le même restaurant étudiant.

[>QUESTION]: Vous faisiez partie de la même promotion ?

[>JL]: Oui, on peut dire, chronologiquement oui. Lui préparait sa médecine. C'était un copain. Moline me parle donc de cette affiche à Paris. Le Musée du Bardo recrute ; alors je me dis : « Bah, pourquoi pas ». Je ferai ça en marge de ma préparation à l'agrég ». C'était en 1953 et j'étais enfin venu à bout de mon mémoire. J'avais devant moi la préparation du CAPES et de l'agrég ». Je me suis dit : « Eh bien, oui, je ferai ça l'été » — les concours se passaient en juin-juillet. Je me suis donc inscrit et j'ai été reçu par le Musée du Bardo, dirigé par Lionel Balout, pour fouiller la grotte du Cap Ténès. Donc, parallèlement à ma préparation de professorat d'histoire, j'ai été précipité tout seul au Cap Ténès pour fouiller la Grotte basse. Ma seconde publication date de 1961, juste avant l'indépendance de l'Algérie. Le Musée du Bardo était encore français, aux mains de Balout. Un préhistorien nommé Gabriel Camps qui dirigeait la revue *Libyca* y a accueilli ma publication. Pour la première fois, j'étais sur un terrain, en été 1953, première fouille qui a été la plus longue. En 1954, la deuxième a été interrompue par le tremblement de terre d'Orléansville, une ville que les

Algériens ont, depuis l'indépendance, appelé El Asnam. Elle a encore changé de nom depuis. Évidemment, Orléanville, pour les Algériens de l'Algérie indépendante, ça ne collait pas très bien. J'ai dû abandonner les fouilles dans la grotte, craignant que les ouvriers ne reçoivent des rochers sur la tête. On a évacué la grotte. Après j'ai, tout seul, avec un seul ouvrier, prospecté le Cap Ténès en surface. J'ai découvert un squelette préhistorique d'ailleurs, tout à fait par hasard, en surface, littéralement. On ne s'enfonçait plus dans des grottes.

J'en ai parlé à Leroi-Gourhan qui était très intéressé de mes souvenirs de 1954, lorsque je l'ai revu après cette année-là. De 1955 à 1958, j'ai dû faire mon service militaire, mais ensuite je suis revenu à Arcy-sur-Cure.

[>QUESTION]: Il y a donc une grosse parenthèse entre le Cap Ténès, le service militaire et Arcy ?

[>JL]: Oui. D'ailleurs, à Arcy-sur-Cure, je suis venu avec mes cailloux et je les lavais dans la Cure pour préparer ma publication. C'était très artisanal. Leroi-Gourhan ne m'a jamais posé de questions sur ce que j'ai trouvé là-bas, à part le fait que la grotte ne se soit pas effondrée. Ça l'intéressait beaucoup parce que, aux Furtins, il avait dû lutter contre une légende qui voulait qu'à la fin du Paléolithique le monde se soit effondré littéralement et qu'on soit repartis à zéro.

Aux Furtins, il y avait des couches de déblais, de débris et, ensuite, on avait du Mésolithique. Leroi-Gourhan luttait donc contre la théorie d'une catastrophe due aux tremblements de terre. Il disait : « Un tremblement de terre ne provoque pas l'effondrement de la voûte ». Mon exemple l'a servi : effectivement, c'est par prudence que je ne suis pas revenu dans la grotte, mais rien n'est tombé de la voûte.

Ayant huit ouvriers sous mes ordres, j'ai préféré m'abstenir. Les ouvriers arabes n'étaient pas couverts par la sécurité sociale, puisqu'on était en territoire indigène. Certes, l'administrateur qui était à Ténès me disait : « Mais il faut les inscrire ! » Mais mon supérieur hiérarchique, le directeur du Musée du Bardo, Lionel Balout, ne voulait surtout pas ! « Ça sera la révolution dans le vignoble si vous le faites ». Vous le situez déjà politiquement.

En 1953, il y avait dans les locaux de l'administrateur de Ténès une affiche disant : « N'allez pas en France ». Une affiche adressée aux Algériens, en contradiction formelle avec la politique du gouvernement français de l'époque.

J'étais classé « pour les Arabes ». Inutile de dire que les Européens ne l'étaient pas. C'étaient des petits blancs racistes. J'étais comme dans l'extrême sud des États-Unis. C'est ce que j'ai vécu en Algérie. On l'a complètement oublié. Les historiens eux-mêmes ne le disent pas. Même l'historien Stora glisse sur ce fait. Je crois qu'il était trop dedans pour voir du dehors. Moi, je bondissais au plafond, notamment cette fois où, montant dans un autocar, j'entendis qu'on me disait : « Asseyez-vous devant, les Arabes derrière ». J'étais dans un bar de Ténès que je fréquentais bien volontiers. Il y avait d'ailleurs une fille splendide. Il n'y avait pas d'Arabes : ils avaient leur café à eux, les Européens les leurs, les Arabes les dominos et les Européens l'alcool. Il y avait deux mondes. Il y avait quand même quelques Arabes qui se glissaient dans le bar parce qu'il y avait des commissions à faire ou je ne sais quoi. Et devant eux, le barman disait — parce qu'un ministre avait commencé à imaginer une évolution de leur statut en voulant leur donner la citoyenneté française : « Mais c'est des singes ! ». C'était en 1953, un an avant l'explosion.

Je suis donc en 1953 à Ténès où je fais la grande fouille dans une grotte qui avait été ravagée par des fouilles hasardeuses. C'est pour cela qu'on m'y envoyait, pour mettre de l'ordre. Il y avait d'abord eu l'exploitation du guano des pigeons et ensuite des fouilles préhistoriques comme on les faisait autrefois,

c'est-à-dire n'importe comment, du grattage en surface. On savait qu'il y avait en surface, de l'ibéro-maurusien, donc du Mésolithique. C'était la thèse officielle. Dessous, il pouvait peut-être y avoir du Paléolithique moyen. En Afrique du Nord, on passe de l'un à l'autre. Ce ne sont pas du tout nos catégories. Les uns appelaient cela « atérien », d'autres « moustéro-levallaisien » — ce fut l'origine de ma faute criminelle.

La deuxième année, j'ai terminé en surface pendant l'été, avant l'explosion qui a eu lieu en novembre et qui se préparait visiblement. Je voyais des hommes presque en uniforme qui fréquentaient la famille de mon ouvrier principal. On m'interrogeait. Ils étaient en bisbille avec la Marine pour la possession des territoires du littoral. Qui avait le droit de ramasser du bois sur la côte ? Est-ce que c'était le Ministère de la Marine ou eux ? Alors je devais trancher : j'ai promis — et je n'ai pas tenu ma promesse — de voir le cadastre.

Je suis allé avec les gardiens du phare du cap qui étaient des petits blancs — l'un était d'origine italienne, son patron était d'origine espagnole — dans le quartier de Bab-el-Oued. À l'époque, il y avait des Européens dans la ville d'Alger. Les gardiens m'ont emmené à un match de football où s'affrontaient deux équipes, Gallia — les Européens — et Mouloudia — les Arabes. Les gardiens du phare m'avaient dit : « Tu verras comme les Arabes sont racistes ! » J'arrive à l'entrée avec un costume un peu spécial, avec un chapeau, presque un casque colonial pour supporter le soleil. J'entends : « Un Européen ! » Je me suis dit : « Tiens, on compte les Européens ici ». On arrive dans les gradins, le match avait à peine commencé que la guerre civile aussi avec des effondrements de gradins, etc. Arabes contre Français. Et dehors, dans la rue, j'entendais les Arabes dire : « Stalingrad ! » L'ambiance. Et c'était avant l'éclatement de novembre, en août 1954. On sentait qu'il y avait un frémissement. « Tu verras comme les Arabes sont racistes ! » C'est joli comme expression. Ah ce quartier, c'était extraordinaire. J'étais sans arrêt entre deux mondes, mais j'étais considéré comme du côté des Arabes que j'employais — jusqu'à huit ouvriers au début de la fouille. Ils l'avaient compris tout de suite. L'ouvrier principal me disait que moi je leur disais vous. Ça l'avait marqué. J'étais naïf en somme. C'était spontané. Il était bien plus vieux que moi. J'avais vingt-cinq ans, il en avait quarante. Je disais donc vous. En échange, j'étais Monsieur l'ingénieur. Il fallait bien me donner un titre.

J'ai donc fait les fouilles dans ces conditions. La deuxième année, la fouille a avorté. Je repassai en surface, où j'ai découvert un squelette inattendu, avec un silex. Quand j'ai raconté cela au gardien principal du phare, nommé Garcia, il m'a demandé de quand datait le squelette. Visiblement, il n'avait pas la conscience tranquille. Il avait fait la Seconde Guerre mondiale, parmi les tirailleurs. Il m'expliquait que les Marocains avaient la réputation d'être des barbares, mais il n'y avait pas que les Marocains, même les Français d'origine européenne n'étaient pas spécialement des tendres.

[>QUESTION]: Une fois revenu à Arcy, on a du vous trouver changé ?

[>JL]: Alors l'Algérie, ça a complété les récits de mes parents sur la Nouvelle-Calédonie. Bon, j'ai vécu la colonie quoi. Et puis après, j'ai fait mon service militaire en Tunisie ce qui a complété mes informations. En 1954, j'ai à peine eu le temps de revenir en France. 1955, 1958, deuxième expérience africaine, mais cette fois de vingt-huit mois et comme tirailleur puis comme journaliste et retour en France. Je reviens à Arcy, je me marie et je nettoie mes cailloux. Je n'avais pas pu terminer. Il fallait le faire pour ma deuxième publication.

[>QUESTION]: Est-ce qu'on vous a questionné à Arcy ?

[>JL]: Il y avait un couple d'Arcy qui avait été au Sahara et ils me disaient que mon matériel

ressemblait beaucoup à ce qu'ils trouvaient en surface. Il s'agissait de l'atérien, enfin de grandes lames ou moustéro-levalloisiennes ou atériennes. En général, ceux que je connaissais, c'était déjà des anciens, des gens comme moi. J'ai vu se succéder des générations. C'est le seul couple qui m'ait parlé de l'Afrique, qu'ils connaissaient. Les autres pas tellement parce qu'ils n'en avaient pas l'expérience. Ni Leroi dans le fond. Pour lui, la Préhistoire, c'était uniquement la France. Il ne s'est pas totalement projeté ailleurs ce qui peut expliquer son peu de curiosité vis-à-vis de l'atérien.

L'atérien !... C'est le drame de ma deuxième publication. Dans la plus grande partie du texte, je dis que c'est du moustéro-levalloisien, des grandes lames. Le problème de l'atérien, c'est que, officiellement, l'atérien est la couche tout à fait supérieure avant le mésolithique et devrait être accompagné de pédonculés. Je n'ai pas trouvé de pédonculés. C'était pardonnable, si c'était du moustéro-levalloisien. Lionel Balout est venu pendant l'une de mes fouilles, durant la première, je pense. J'en étais encore à la grande tranchée. L'année suivante, j'ai juste eu le temps de peaufiner ce qui était sur place. Lionel Balout était au bord de la fouille. Lui savait l'arabe, moi pas. Il était à côté du tamiseur, l'ouvrier principal, et il regardait ce qu'il y avait dans le tamis. Je me demandais ce qu'il cherchait. Il cherchait des pédonculés, et il n'en a pas trouvé. D'ailleurs, dans la plus grande partie de mon texte, j'écris « moustéro-levalloisien » pour désigner des grandes lames Levallois, des nucleus Levallois. Leroi-Gourhan m'avait appris à les reconnaître, par exemple à Solutré. Mais à la fin du texte, j'é mets l'hypothèse, en m'appuyant sur un passage d'un livre de Balout sur la Préhistoire de l'Afrique du Nord, que cela pouvait être de l'atérien 1 sans pédonculés, petite citation de Balout à l'appui. J'ai reçu de lui après la publication de cet article une lettre me disant que je devais démentir. « Vous avez faussé l'interprétation de mon texte. Vous faites une citation faussée me faisant dire ce que je n'ai jamais dit. Il n'y a pas d'atérien sans pédonculé. Vous dites la même chose que cet imbécile de X...qui prétend avoir trouvé de l'atérien sans pédonculés en Tunisie ». Je ne me rappelle plus le nom de l'imbécile, mais on était deux ». Je vous demande un démenti », ajoutait Balout. Je ne voyais d'ailleurs pas sous quelle forme faire le démenti. Mon article était publié dans les tomes IX-X de *Libyca*, heureusement en 1961-1962 (vous voyez ce que je veux dire). Les événements allaient vite. Mais cela a eu un effet psychologique sur moi. La Préhistoire et moi, cela a fait deux désormais. Depuis, j'ai appris qu'entre préhistoriens, ce genre de choses était banal. Mais moi, cela m'a bloqué, parce que j'étais débutant. On aime être aidé à ce stade. C'est tout ce que j'ai eu comme écho de ma publication, alors que, pour la précédente, j'étais allé la présenter à la Société d'Études Préhistoriques à Paris où j'avais rencontré une collègue importante qui m'a encouragé. Il est vrai que je ne parlais pas encore d'atérien sans pédonculés. Là, je me suis avancé parce que j'avais cru comprendre d'après le maître livre de Lionel Balout que j'en avais le droit. Mauvaise interprétation. « Vous faussez ma pensée », m'a-t-il dit. Je n'avais pas l'habitude de ces combats alors qu'a priori c'est banal. Mais j'avais la peau trop fraîche et cela m'a détourné de la Préhistoire. Je me suis tourné vers l'histoire contemporaine.

[>QUESTION]: Et vous avez arrêté aussi les fouilles ?

[>JL]: J'ai été auprès de Leroi-Gourhan jusqu'à cette explosion de Balout. Elle date de 1962. Pas au-delà, parce qu'après, il n'était plus à Alger, au Bardo.

Pendant mon service militaire, j'ai eu à faire indirectement à Balout, mais ce n'était pas encore la rupture puisque je n'avais publié que mon premier article, pas encore le deuxième. J'avais alors rencontré un collègue de Balout, Cintas. C'était un spécialiste de l'archéologie carthaginoise, qui avait élaboré une théorie sur la façon de repérer un oppidum carthaginois avec, comme à Carthage, l'oppidum en haut et le port en bas. Dès lors qu'il y avait cette disposition, en Algérie ou ailleurs, il retrouvait un port carthaginois

inconnu. Il était donc célèbre pour sa théorie d'identification des ports carthaginois. À Ténès, il était occupé à faire faire des fouilles sur le plateau pour trouver un oppidum. Il faisait fouiller un instituteur local sur le plateau. Cela lui permettait de dire : « Le Punique, c'est là ». J'ai retrouvé Cintas pendant mon service militaire parce que, par hasard, il était à Tunis en même temps que moi. Il m'a alors proposé de me faire débaucher de l'armée afin de me recruter pour me faire fouiller du Néolithique dans le cap Bon. C'était une sorte de faveur. À cette époque, j'étais donc en bons termes avec Balout et ses proches. Cintas m'a donc invité à venir le voir le soir. Mais le soir, j'ai trouvé sa porte close. Il m'a fait comprendre qu'il fallait choisir entre eux et Mendès France. Je devais déjà être fiché. Ils ont dû se renseigner sur mes opinions politiques. Et donc « entre nous et Mendès France, il faut choisir ». Je faisais mon service militaire entre 1955 et 1958, les années de l'autonomie de la Tunisie et je devais être connu.

La Préhistoire n'était pas à l'état pur. Leroi-Gourhan, à qui j'en ai parlé à mon retour, m'a dit que Cintas n'était là que pour faire rentrer en France le maximum de produits de fouilles, en somme voler les Tunisiens. Leroi-Gourhan ne se faisait pas d'illusions sur l'état d'esprit de l'école de Balout. Vous savez le sort que Balout a fait depuis subir à Leroi-Gourhan au Musée de l'Homme. C'est dans l'histoire du Musée de l'Homme qui vient de paraître. Mais dans l'histoire du Musée de l'Homme, on ne dit pas un mot de ces aspects politiques. On s'en tient aux aspects purement techniques. En tout cas, il est certain que c'est ce qui a achevé de me détourner de la Préhistoire, parce que l'on est dans le politique. J'y étais baigné ! On m'a mis en somme au pied du mur. Ça compléterait l'histoire du Musée de l'Homme avec le passage de Balout. Soulier (Philippe) ne s'intéresse qu'aux aspects scientifiques et techniques en soulignant seulement le fait que Balout ne s'intéressait qu'aux pierres et pas du tout au contexte ethnologique, à la différence de Leroi-Gourhan. Vous voyez ce que je veux dire ?

Leroi-Gourhan avait une culture beaucoup trop multiple. J'étais d'ailleurs fait pour m'entendre avec lui dans la mesure où j'allais dans tous les sens. Il avait tendance à rechercher les gens qui n'étaient pas trop spécialisés. Par exemple, si on lui disait : « Je veux être préhistorien », il répondait : « Soyez ethnologue ». Lorsque la première femme du docteur Moline est venue le voir en disant : « Je voudrais faire des recherches de paléobotanique », il l'a dirigée sur une autre spécialité.

Mais un jour, j'ai malheureusement commis une énormité. Quand Leroi a su que je devais aller fouiller tout seul une grotte en Afrique du Nord, il a décidé de me préparer en me confiant la direction du chantier du Renne au printemps 1953 — je devais partir en Algérie en 1953. Il s'agissait de la grotte que Poulain avait découvert sous la forme d'un terrier de renard d'où des pierres taillées étaient sorties, ce qui a en quelque sorte lancé le chantier de fouille d'Arcy-sur-Cure. Leroi-Gourhan s'est particulièrement intéressé au chantier du Renne. Il m'en a confié la direction pour que j'apprenne à dresser des plans, etc. Je l'ai fait en collaboration avec Poulain, mais la fouille traînait. En effet, la fouille personnelle de Poulain dans un coin du chantier — on l'appelait le jardin de Poulain — ne descendait pas assez vite, de sorte que son niveau restait toujours plus haut par rapport au reste du chantier, ce qui retardait l'avancement du chantier. De plus, il me proposa de faire « une grosse blague ».

Leroi-Gourhan faisait des blagues de temps en temps. Il a piégé des gens avec des faux préhistoriques à titre de plaisanterie. Aux Furtins, il avait déjà vexé épouvantablement un géologue suisse en lui faisant prendre des grattis d'ours imaginaires pour des vrais. Ce genre de précédent nous libérait quelque peu : nous nous disions : « Le patron a le sens de l'humour ».

Poulain m'a donc proposé d'enterrer un crâne. On venait juste d'avoir une blague, pas aussi grave, que Leroi-Gourhan avait trouvée de bon goût. On a donc enterré un crâne dans la grotte du Renne. Leroi-

Gourhan est arrivé et a commencé à dégager le crâne. Mais je chuchotais l'aveu que c'était un faux à Madame Leroi-Gourhan qui, me voyant un peu décomposé, m'avait interrogé. Et Leroi-Gourhan de taper sur un crâne qui lui résistait ; forcément puisqu'il était neuf. Il est parti furieux, chevauchant sa moto, comme il faisait quand il était de mauvaise humeur. De plus, nous étions retardés par le jardin de Poulain. Or, on arrivait vers la fin du chantier : il fallait faire venir des ouvriers pour fermer le chantier, le couvrir, et, visiblement, Leroi-Gourhan ne m'avait pas tout à fait pardonné. Alors, une nuit, il m'a pris presque par surprise en compagnie de son ami Eden qui le conseillait et le poussait au crime — Eden était un fouilleur local de Normandie qui était devenu en quelque sorte le bras droit de Leroi-Gourhan sur la fin du chantier d'Arcy. Il était très normand de tempérament. On s'entendait bien, mais il me bousculait. C'était le type de l'érudit local avec une culture universitaire limitée, mais un fouilleur hors pair. Et il s'était donc quelque peu imposé. C'est peut-être sous la pression d'Eden que le chantier dont j'étais censé avoir la responsabilité s'est trouvé une belle nuit avec une pelle mécanique pour le terminer, sans que j'en aie été prévenu. Or la pelle mécanique est tombée sur des défenses de mammoth, un dépôt de défenses très serrées. C'était une autre fouille qui aurait dû commencer, mais on devait s'en aller. D'habitude, quand on trouve une seule défense, on ne fait pas les choses ainsi.

[>QUESTION]: Et puis, à l'époque la pelle mécanique était peu utilisée pour fouiller ?

[>JL]: Oui. C'était vraiment la pelle mécanique. En une nuit. J'en ai été témoin.

[>QUESTION]: Et Leroi-Gourhan était là ?

[>JL]: Mais bien sûr ! Je l'ai quitté en somme dans des termes qui n'étaient pas chaleureux. Et quand je suis revenu, la seule question qu'il m'ait posée avait trait aux chutes de pierres qu'aurait pu causer le tremblement de terre.

[>QUESTION]: Et après, vous n'avez pas renoué de lien ?

[>JL]: Si. Lorsque je suis revenu à Arcy, l'accueil était cordial. Tout était oublié.

À la grotte du Renne dont j'avais la responsabilité en 1953, j'avais une petite équipe. Si Poulain freinait la fouille avec son « jardin », de plus en plus haut, il y avait dans mon chantier, un de ces nombreux amateurs qui participaient aux fouilles de Leroi-Gourhan, un chirurgien. Il pratiquait la chirurgie à l'ancienne, à grands coups de grattoirs. À l'inverse de Poulain, il fallait l'arrêter pour l'empêcher de casser. J'avais donc sous mes ordres des collègues assez variés, peut-être quatre personnes. Ce n'était pas un très grand chantier, mais c'était déjà difficile à gérer.

En un sens, à Ténès, j'étais content d'être seul maître à bord. Cela dit, c'était une tâche assez lourde. Arcy m'a préparé moralement. Le début de la fouille à Ténès n'était pas évident. Huit ouvriers à gérer. J'ai dû en renvoyer deux dans la première semaine — ils faisaient les idiots ensemble dans la fosse. Les autres ont très bien accepté l'expulsion.

Je me rappelle toujours d'un détail délicieux, la descente d'un séminariste de la Mosquée Zitouna de Tunis, la grande Mosquée formant les imams — c'était ou bien Fès ou bien Tunis. J'ai d'ailleurs fréquenté la mosquée Zitouna quand j'ai fait mon service militaire. J'étais censé faire mon travail de journaliste-espion à la bibliothèque de la Zitouna. Un séminariste, un jeune imam, est donc venu près de la fosse voir nos travaux. Il a fait un discours en arabe que l'on me traduisait. Il disait : « Adam et Ève étaient là et ont taillé la pierre ». Il raccordait les recherches au Coran... J'étais béni. Le respect ! De telles expériences sont ravissantes.

[>QUESTION]: Et les ouvriers ne sont pas venus vous voir après pour en discuter ?

[>JL]: Absolument pas. Ils n'allaient pas en discuter. L'imam avait dit et, moi, je n'ai jamais dit l'inverse. Oui, le premier homme taillait la pierre. Les premiers hommes étaient des enfants du paradis. L'ambiance de fouille était formidable. On m'invitait au couscous, etc. Les ouvriers voulaient même m'inviter à une noce, en 1954, avant le tremblement de terre et des événements. Mais il fallait monter du phare dans la montagne en pleine nuit. De plus, le chauffeur de l'administrateur m'a déconseillé d'y aller. C'était un Arabe européenisé, au service des Européens, qui venait régulièrement se fournir en poissons auprès de mes ouvriers qui pêchaient — j'avais pêché avec mon principal ouvrier et l'administrateur avait acheté le plus gros poisson. J'ai hésité aussi parce qu'on me disait qu'il fallait payer les musiciens pour les encourager. Je n'étais pas très riche et je ne savais pas ce qu'il fallait donner. Je m'entendais bien avec mon ouvrier, mais là, j'ai dû le vexer.

[>QUESTION]: En quelques années, vous avez pris beaucoup de responsabilités depuis le début à Arcy.

[>JL]: Oui, au début à Arcy, j'étais un simple fouilleur parmi d'autres. Et après 1953, on ne m'y a pas redonné de responsabilités. En revenant du service militaire, j'étais devenu un peu marginal, mais il y avait toujours Moline, de sorte que j'allais encore volontiers à Arcy.

[>QUESTION]: Au niveau des ambiances entre ces deux phases d'Arcy, comment vous décrieriez cela ?

[>JL]: Avant mon service militaire, j'étais bien incorporé, célèbre même. J'étais célèbre parce que c'était moi qui faisais la danse du renne. J'étais le sorcier. J'avais à cette époque une bonne culture littéraire, de sorte que, quand j'étais saoul, j'arrivais à réciter du Baudelaire pendant la soirée. Leroi-Gourhan avait du respect pour la littérature. En fait, c'était un autodidacte et, du coup, il admirait d'autant plus les lettrés. Il y avait une sorte de double Leroi-Gourhan... Il était technicien.

Par exemple un jour où je lui expliquais mes techniques de pêche — il pêchait au lancer — le long d'un chemin à Arcy, il fit taire des gens qui voulaient lui parler de choses sérieuses. Il aimait qu'on ne soit pas spécialiste — lui-même ne l'était pas, allant de l'art des steppes à la fouille préhistorique. Leroi-Gourhan était par exemple ravi d'avoir entendu un étudiant lui donner une interprétation marxiste de l'Homme et la Matière.

Il avait un adversaire vigoureux en la personne de Balout précisément parce qu'il n'était pas un spécialiste contrairement à Balout qui en était un. Ses intérêts portaient sur la taille de la pierre... point. On l'entrevoit dans le récit de l'histoire du Musée de l'Homme. Et son attitude à l'égard des Arabes, son discours sur la sécurité sociale, etc. ! Quand il me conduisit d'Alger à Ténès en voiture, il me mit en garde contre des gens qui faisaient de l'autostop : « Les puces ! » En 1961 ou 1962, à l'université d'Alger, il obligeait les assistants qui ne pensaient pas forcément comme lui à tracer au tableau noir des textes en l'honneur de l'OAS (Organisation de l'armée secrète).

[>QUESTION]: Vous récitez du Baudelaire saoul ? Et la danse du renne ?

[>JL]: Oui, j'étais habillé avec mon costume de fouilleur. J'avais des bois de renne attachés sur la tête. Je ne faisais pas ça chaque année, mais j'étais réputé.

[>QUESTION]: C'est vous qui lanciez des fêtes ?

[>JL]: Non, on décidait de faire une fête, mais il se trouve que c'était moi le clown. J'y avais sans doute quelque aptitude. Quand j'étais gosse, ma mère me disait : « Mais ne fais pas rire les filles voyons, tu n'arriveras jamais à rien ». Ça m'est arrivé avec des étudiants, mais rarement.

[>QUESTION]: Et ces déguisements, c'était autour de la Préhistoire à chaque fois ?

[>JL]: Oh, je ne sais plus. On cognait des cailloux quelques fois.

[>QUESTION]: Et Leroi-Gourhan participait ?

[>JL]: Ah oui, oui, mais il ne faisait pas le clown, lui.

[>QUESTION]: Il ne dansait pas non plus ?

[>JL]: Non, mais il jouait très bien de la cornemuse. Il ne fallait pas le presser beaucoup pour qu'il se lance. Sinon, c'était souvent moi le clown de service.

[>QUESTION]: Intellectuel le jour et clown la nuit !

[>JL]: Je n'étais pas saoul tout le temps et nous ne dansions pas tout le temps. C'était plus sérieux que ça.

[>QUESTION]: Et finalement, comment vous décririez les différences entre vos deux phases d'Arcy ?

[>JL]: J'avais mûri. Lors d'une soirée, avec un autre chercheur qui avait fait comme moi son service militaire pendant la guerre d'Algérie, nous avons ressorti nos souvenirs qui étaient très amers devant des jeunes qui n'étaient pas au courant. Nous avons éructé notre mémoire, une mémoire qui n'était pas agréable, en faisant semblant d'être saouls — nous mimions des dialogues.

[>QUESTION]: Et les autres ne vous interrogeaient pas là-dessus ?

[>JL]: Non. Ils disaient simplement que l'armée avait raté des gens compétents qui auraient pu être mieux utilisés.

[>QUESTION]: Vous vous souvenez de son nom ?

[>JL]: Non.

[>QUESTION]: C'était un étudiant ?

[>JL]: Comme moi, mais plus âgé que moi, je pense. Il avait dû avoir des responsabilités militaires. Moi, je n'ai pas dépassé le stade de première classe — j'étais un peu handicapé par une blessure au judo. C'est Moline qui m'avait entraîné à faire du judo, mais j'étais très maladroit, de sorte que je me suis cassé tout ce qu'on peut imaginer au judo.

>QUESTION]: Vous faisiez du judo tous les deux ?

[>JL]: Oui. Une année où il était à Arcy, on a même fait du judo sur un tapis de sol, près de la Cure, une exhibition de judo. Je ne sais pas pourquoi nous avons nos costumes de judo avec nous. On s'est amusé de ce match entre le gros Moline et moi. Dès qu'il m'a connu étudiant, il m'a entraîné. Je n'ai jamais progressé d'ailleurs. Je n'étais pas assidu, mais lui a progressé de façon formidable. Il est arrivé à la ceinture marron, je crois, ou plus. Mais il s'est cassé tout ce qu'il pouvait se casser, pire que moi. J'ai été interdit de judo assez tôt. Ce sont des sports assez dangereux. Lui était beaucoup plus adroit que moi et a progressé, mais du coup, il s'est fait fracasser le genou beaucoup plus que moi qui n'ai pas eu le temps.

Ces disciplines orientales convenaient au spécialiste de l'art des steppes qu'était Leroi-Gourhan.

[>QUESTION]: Et physiquement, ce n'était pas trop dur ?

[>JL]: Au judo, je me suis blessé après 1953. C'est dans les années 1960 que j'ai dû me faire interdire de continuer. Donc, physiquement, à Arcy, je n'avais pas encore de handicap, à part un doigt de pied en mauvais état. Au service militaire, j'ai été extrait du bataillon de tirailleurs parce que j'étais censé ne pas faire de marche.

[>QUESTION]: Les journées étaient longues à Arcy ?

[>JL]: Les journées étaient inégales, mais on travaillait généralement matin et après-midi. Cela faisait des journées bien remplies, de 9h à 12h et de 14h à 17h, ou au-delà. Je crois que ça dépendait du temps et puis de l'intérêt. Je ne pourrai pas vous donner un nombre d'heures. J'ai l'impression d'en avoir passées plusieurs dans l'eau froide, mais je ne saurais pas dire combien. Ça paraissait long. Ma femme m'a dit : « Tu n'as pas changé ». Elle pense en effet que si ma thèse a été si longue à faire, c'est parce que je cherchais également des fausses couches. Je n'étais pas capable de trancher. Il en a été de même à la grotte du Renne : je ne pouvais pas l'activisme. Je n'étais peut-être pas fait pour commander. D'ailleurs, si je n'ai été que première classe à l'armée, c'est probablement que je n'avais pas envie de commander ou que je ne m'en sentais pas capable.

[>QUESTION]: Est-ce que vous avez connu cet épisode à Arcy avec cette noyade de spéléologues ?

[>JL]: Ça a dû être postérieur parce que je n'en ai aucun souvenir. Il y a eu des évolutions ultérieures comme celles de la Grande Grotte ou celle de la Grotte du Cheval.

[>QUESTION]: Vous vous souvenez de sorties organisées dans les grottes ?

[>JL]: Oui. À plusieurs reprises, avec Leroi, nous avons poussé des gens là-dedans. Ce n'était pas toujours facile parce que cela se passait en général dans la Grotte du Cheval, celle des gravures, la seule à l'époque où il y avait de l'art préhistorique. On la faisait visiter à certaines personnes, avec plus ou moins de succès : certains étaient claustrophobes, d'autres ne passaient pas, étaient bloqués.

Je me rappelle un épisode pénible. Empereire, le mari d'Annette Laming, un ethnologue spécialiste des Alakalufs qui venait participer aux fouilles de Leroi-Gourhan, avait emporté sa caméra en compagnie de Martine Leroi-Gourhan qui devait avoir entre cinq et dix ans. Il voulait faire le relevé complet des gravures de la Grotte du Cheval. Mais, en cours de route, il a embrouillé sa pellicule. Alors qu'il était en train de la débrouiller, la petite a allumé une lampe. D'un coup, tout le film a été bousillé.

Beaucoup de gens m'ont dit qu'il fallait que je continue la Préhistoire, mais je ne crois pas que je n'étais fait pour ça, les boîtes à camembert, ce genre de minutie. De plus, je n'ai pas été encouragé par Balout. Il aurait fallu que je prenne mon indépendance, que j'aille ailleurs. De toute façon, la Préhistoire en Algérie était bien compromise après 1954, avant des années.

[>QUESTION]: Est-ce que vous avez des anecdotes du quotidien à Arcy qui comptent pour vous ?

[>JL]: Oui. Le chantier a eu une très mauvaise réputation. Leroi avait des ennemis comme tout le monde, des ennemis parisiens, y compris des gens qui avaient quitté Arcy-sur-Cure en disant du mal du chantier. On a reproché en particulier à Leroi-Gourhan l'inconfort du chantier. Effectivement, on vivait à la rude. Une année, ma femme était venue aider lorsque je lavais mes lamelles dans la Cure, après mon service militaire et notre mariage à mon retour de Tunisie en 1958. Elle n'était jamais venue et cette

première fois, elle s'occupait de la vaisselle et de la cuisine. Elle se rappelle que c'était avec l'eau de la Cure qu'on faisait la soupe, de sorte qu'il y avait des poissons dans la soupe. J'ai vécu à mes dépens un autre épisode culinaire. On était à tour de rôle cuisiniers, ce qui était formateur. J'étais chargé un soir, avec la belle Edmonde, de faire la cuisine. Et la belle Edmonde n'est pas venue m'aider. J'ai dû me taper tout seul la cuisine pour quarante personnes. Alors, j'ai fait une gigantesque omelette au rhum. Ils ont été ravis. Je suis un spécialiste de l'omelette. Heureusement que j'avais cette corde à mon arc. C'était assez camp scout, mais il y avait de l'ambiance. Pour autant, on ne faisait pas n'importe quoi.

Une fois, nous avons reçu des préhistoriens, des érudits locaux de la région de Dijon, et qui étaient du genre rigolo. Ils pensaient qu'on était aussi des rigolos. Ils se sont installés, ont fusillé nos provisions, en particulier notre alcool, ont fait des feux avec le bois de nos casiers. Nous avons en comparaison une certaine discipline, des règles.

Sinon, nous recevions le public avec les deux intellectuels de service. On canalisait comme ça les gens qui venaient voir la Grande Grotte, où il y avait des stalagmites. Ils venaient ensuite voir le chantier par curiosité. Alors, il fallait les canaliser en les guidant. C'était le moyen d'avoir la paix.

[>QUESTION]: Du coup, ça coupait le travail ?

[>JL]: Ah bah on sacrifiait un intellectuel de service, mais il était utile.

On recevait aussi quelques fois d'éminents personnages. Alors que je fouillais dans la Grande Grotte, dans une tranchée. Leroi-Gourhan est venu avec toute une bande de préhistoriens célèbres qui se penchaient sur ma tranchée. J'ai fait l'intellectuel de service en présentant mon chantier de fouille, les « fausses couches du Père Lorcin ». Ils en ont été contents parce qu'il y avait de la stratigraphie. J'étais un géologue improvisé. Je n'avais pas de formation.

Et le jour où j'ai eu à diriger la grotte de Ténès, il a fallu que j'improvise encore. J'avoue que devant les ossements... Ce n'était pas très scientifique de faire faire une fouille pareille à un seul chercheur : si l'on est spécialiste de pierres taillées, on ne l'est pas nécessairement des ossements. C'était une fouille à faire à plusieurs, au moins à deux. Je ne sais pas ce qu'il y a eu ensuite. De mon temps, il y a eu un curieux épisode. J'ai appris par les gens du phare, après mon retour en 1954, qu'après mon chantier de 1953, Balout était venu en douce pendant l'automne, avec je ne sais qui, pour visiter la fouille. Il ne m'a jamais prévenu. Son obsession, c'est qu'il y avait dans la grotte de Ténès une butte-témoin coiffée par un énorme rocher. Il y avait là toute ma stratigraphie. Cela l'avait séduit. Il m'a dit qu'il fallait absolument que je fasse une fouille intégrale de cette butte-témoin. Il fallait donc faire sauter la pierre au sommet, à la dynamite. D'une part, ce n'était pas ma spécialité. D'autre part, je savais très bien qu'en faisant sauter ce rocher — en imaginant que les ouvriers aient eu des casques, ce qui n'était pas le cas — la butte-témoin se serait plutôt abîmée (rires). Je ne l'ai pas fait (rires). D'ailleurs, je n'en voyais pas l'intérêt, puisque ces strates, je les avais retrouvées dans ma tranchée. Je me suis demandé après coup si ces gens n'étaient pas déjà en train d'évacuer l'Algérie. Dans ce cas, on emporte tout. Les caisses, je les ai envoyées à Balout et je n'ai jamais su ce qu'il a fait de mes pierres.

[>QUESTION]: Celles que vous aviez nettoyées en 1962 dans la Cure ?

[>JL]: Oui. Et publiées. En Algérie, je les ai mises dans des caisses à l'adresse que m'avait indiquée Balout, à Dijon, je crois — il était en pleins replis. Les pierres, je les avais lavées dans la Cure après l'éclatement de la guerre d'Algérie et mon retour de Tunisie, après mon service militaire. Balout s'était replié en France et je lui ai envoyé les pierres. Je n'ai jamais su ce qu'il en a fait. J'ai essayé récemment d'aller au

Musée de Saint Germain-en-Laye, mais la « collection des cinq continents » — pour tout ce qui n'est pas français — est en récollection, autrement dit invisible. À moins que Balout ne les ait données ou cachées. Cela reste un mystère. Enfin, j'ai publié. Un ami peintre m'a tout redessiné.

[>QUESTION]: Comment vous diriez qu'Arcy a impacté votre vie ?

[>JL]: Ça ne m'a pas engagé à continuer, mais ce n'est pas tellement Arcy qui est en cause. Arcy m'a fait connaître le grand chantier de Préhistoire, même si j'y étais préparé par les Furtins. Les Furtins, c'était le petit chantier, beaucoup plus spécialisé dans le Paléolithique moyen ou inférieur. À Arcy, il y avait aussi le Paléolithique supérieur. Cela m'a fait connaître cette période, ainsi que la technique de fouille du fait que j'ai été responsable pendant trois semaines. Cela m'a fait connaître le grand chantier, à la différence des Furtins.

Cela m'a préparé à une tâche un peu différente. En effet, j'ai été en Algérie seul sur un chantier de récupération et Arcy m'a préparé techniquement : avec le peu d'expérience acquis à la Grotte du Renne, je suis surpris, à lire ma publication, d'avoir été capable de faire tout cela seul ou presque. Outre les huit ouvriers arabes qui ensuite n'étaient plus que six puis que l'année suivante, en 1964, j'avais utilisé deux trouffions qui étaient censés garder un local au bord de l'eau dans le Cap Ténès où ils s'ennuyaient à pierre fendre. Je n'ai donc pas eu de peine à les embaucher lors de la deuxième fouille en 1954. Arcy m'a préparé à diriger des hommes. Je ne m'en serais pas cru capable. Finalement, cela ne s'est pas trop mal passé. Lorsque je renvoyais des ouvriers, cela passait. J'arrivais à gérer la situation sans drame, à l'exception d'un épisode horrible qui m'a laissé un sentiment de culpabilité. Le chef de mes ouvriers est venu me dire d'un ouvrier que je ne pouvais pas continuer à l'employer — ils étaient tous du même village. En effet, il était tuberculeux. Alors, j'ai dû ne plus l'employer parce que ses pareils ne voulaient plus de lui.

Je suis navré de mon imprécision. J'aurais dû tenir un journal. Un vrai ethnologue tient un journal. Le soir, je n'avais plus qu'une envie, c'était de lire des illustrés, des romans idiots. Le logement était dans le phare du Cap Ténès. C'était un des derniers phares à pétrole de la Méditerranée. La lampe tournait sur un lit de mercure si bien qu'en 1954 tout le mercure a foutu le camp dans les escaliers à cause du tremblement de terre. On l'a ramassé à la balayette. Mais c'est tout ce qu'il y a eu comme dégâts. Le bloc du phare a bougé en masse. C'était à 5 heures du matin et j'avais l'impression d'être dans le métro. C'était le tremblement de terre d'Orléansville.

[>QUESTION]: Vous avez vécu le tremblement de terre dans un phare ?

[>JL]: Il a bougé d'un seul bloc. La nuit suivante, on a couché dehors. Tout le phare a couché dehors. Et toute la ville de Ténès était abîmée. Quant à Orléansville, je n'en parle même pas. C'était un gros tremblement de terre.